

Études littéraires africaines

CHAPMAN, Michael, *Southern African Literatures*, Londres, Longman Literature in English Series, 1996, 533 pages, 26 Livres

Jean Sévry



Number 9, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041996ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041996ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sévry, J. (2000). Review of [CHAPMAN, Michael, *Southern African Literatures*, Londres, Longman Literature in English Series, 1996, 533 pages, 26 Livres]. *Études littéraires africaines*, (9), 64–67. <https://doi.org/10.7202/1041996ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

décrit comme un aspirateur et l'ego des militaires comparé à la taille de leurs chars. Les discours politico-religieux satirisés le sont avec un humour carnavalesque fort agréable, jusqu'à une défense, au nom des droits de l'homme, du droit, pour les écrivains, à n'avoir rien à dire et de ne rien dire dans une œuvre.

Il se pourrait que la faiblesse de ce roman soit dans l'affaiblissement du sens des outrances imaginatives de l'auteur enlevé à la situation nigériane dont il sait admirablement tirer le meilleur dans ses écrits. L'enchantement du début s'essouffle un peu. Mais ce défaut véniel ne devrait pas nous empêcher d'apprécier *The Street* comme un produit de la littérature nigériane qui ne fait honte ni à ses qualités d'imagination ni d'humour.

■ Michel NAUMANN

AFRIQUE DU SUD

■ CHAPMAN, MICHAEL, *SOUTHERN AFRICAN LITERATURES*, LONDRES, LONGMAN LITERATURE IN ENGLISH SERIES, 1996, 533 PAGES, 26 LIVRES.

En 1997, dans le deuxième numéro de notre revue, Albert Gérard, qui avait beaucoup travaillé sur cette question¹, avait fait allusion à ce gros manuel d'histoire littéraire, tout en nous proposant un compte rendu fouillé de *Re-thinking South African Literary History* (1996) de J. Smit, J. Van Wyk et J.P. Wade. Depuis, d'autres ouvrages importants ont été publiés sur la même question, ainsi celui de Derek Attridge et Rosemary Jolly, *Writing South Africa, Apartheid & Democracy, 1970-1995* (1998), ou quelque temps auparavant, un travail très utile de J.C. Kannemeyer, *A History of Afrikaans Literature, Die Beiteltjie* (1993), qui malheureusement ne comportait pas le moindre appareil bibliographique, ce qui ne cesse de m'étonner²...

Il est vrai que pendant fort longtemps, sous le feu d'une actualité brûlante, la critique s'est crue obligée, en Afrique du Sud comme ailleurs, de traiter ces productions en blocs étanches et séparés, reproduisant ainsi une nouvelle forme d'apartheid littéraire. Ceci a donné lieu à quelques études remarquables des écritures noires, ainsi, pour n'en citer que deux, le livre de Landeg White et Tim Couzens, *Literature & Society in South Africa* (1984) et une étude trop négligée de Piniel Viririri Shava, *A People's Voice*,

1 Gérard, A., edit., *European-Language Writing in Sub-Sahara Africa*, 2 vol, Budapest, Akadémiai Kiado, 1986.

2 Smit, J.A, Van Wyk, J., Wade, J.P., edit., *Rethinking South African Literary History*, Durban, Y Press, 1996 ; Attridge, D. & Jolly, R., edit., *Writing South Africa, Literature, Apartheid & Democracy, 1970-1995*, London, Cambridge University Press, 1998 ; Kannemeyer, J.C., *A History of Afrikaans Literature, Die Beiteltjie*, Pietermaritzburg, Shuter & Shooter, 1993.

Black South African Writing in the Twentieth Century (1989). En comparaison, on publiait alors peu de choses sur les littératures blanches, en termes d'histoire littéraire. L'ouvrage de Stephen Gray, *Southern African Literature, an Introduction* (1979) demeure un livre précurseur, puisqu'il tente de jeter des ponts entre ces littératures, même s'il ne consacre qu'un chapitre aux productions africaines (VII : "The Emergence of Black English"). Dès 1990, Martin Trump avait lancé un débat qui, depuis quelques années, fait maintenant rage, dans *Rendering Things Visible, Essays on South African Literary Culture*³.

Car si l'on peut comprendre que, du fait de l'écrasement produit par l'apartheid, on était tenté, et pour des raisons qui demeurent fort honorables, de tracer des lignes de démarcation entre les littératures blanches et les autres, cette démarche n'en demeurerait pas moins très arbitraire. A vrai dire, il s'est passé énormément de choses d'un camp à l'autre et les échanges culturels ont été beaucoup plus abondants que l'on pourrait le croire à un premier abord. En cela, dans cette période post-apartheid qui est maintenant la nôtre, les recherches des critiques littéraires rejoignent celles de nombre d'historiens (Christopher Saunders, Carolyn Hamilton) et d'anthropologues (Isabel Hofmeyr) qui considèrent également qu'il n'y a plus lieu d'ériger des systèmes d'opposition binaires dont l'Occident est si friand, mais qu'il vaudrait mieux au contraire tenter de retrouver patiemment tous les réseaux relationnels qui ont pu s'instaurer entre ces différents "blocs", ce qui permet alors de saisir convenablement leurs dynamiques internes.

Par bien des points, le livre monumental de Michael Chapman procède de cette façon. Il couvre l'ensemble de toutes ces productions, oralités africaines incluses. De ce fait, ce qui me semble discutable, il part de l'idée que l'Afrique du Sud existe en tant que nation. Or, il y a lieu de se demander, au regard des clivages socioculturels existant encore actuellement à ce jour, si cette "nation de l'arc-en-ciel" dont Nelson Mandela nous a tant parlé ne serait pas un rêve généreux beaucoup plus qu'une réalité concrète. L'auteur ne s'en soucie guère : "On a eu tendance à définir ou à décrire ces littératures comme autant de blocs ethnolinguistiques au lieu de les saisir dans une même appartenance à un Etat-Nation. (...) Au lieu de cela, j'entends parcourir ce champ sur la base de considérations comparatistes." (pp. XV-XVI).

3 White, L. & Couzens, T., edit., *Literature & Society in South Africa*, Cape Town, Maskew Miller Longman, 1984 ; Shava, P.V., *A People's Voice, Black South African Writing in the Twentieth Century*, London, Zed Books, 1989 ; Gray, S., *Southern African Literature, An Introduction*, London, Rex Collings, 1979 ; Trump, M., edit., *Rendering Things Visible, Essays on South African Literary Culture*, Johannesburg, Ravan Press, 1990 ; consulter également Ntuli, Db & Swanepoel, *South African literature in African Languages, a Concise Historical Perspective*, Pretoria, Acacia Books, 1993.

L'histoire va donc jouer ici tout son rôle. Chapman envisage la littérature comme un vaste texte (il élargit ce concept, incluant la littérature des voyages, etc.) qui vient donner un sens au monde et se positionne face à l'histoire : "Bien au contraire, en minimisant la division établie entre le texte et l'événement historique, je les ai envisagés comme constitutifs l'un de l'autre, ce qui m'a amené à adopter une fois de plus un critère consistant à voir en une production littéraire une forme de pratique sociale, l'un des multiples discours qui ont aidé à créer et à modifier la conscience qu'une société peut avoir de ses attitudes, de ses comportements et de ses actions." (page 9).

Comme on s'en doute, une pareille théorie de la littérature a provoqué de véritables tempêtes épistémologiques chez nombre de collègues sud-africains⁴. Et pourtant, elle jette sur ce problème un éclairage des plus enrichissants. C'est que, par sa démarche même, elle dénonce les abus de la politique en ce domaine. Michael Chapman en a bien conscience : "Cette étude repose sur les prémisses suivantes : dans les pays qui constituent l'Afrique australe, le texte de la politique a toujours voulu s'imposer sur les textes de l'art". La critique ne doit pas se sentir obligée de reproduire ce mode de fonctionnement.

L'ouvrage est bien composé. Conformément à ce que son titre annonçait, il couvre une énorme aire culturelle : Afrique du Sud, Zimbabwe, Malawi, Zambie, Namibie. Il comporte également un remarquable appareil bibliographique (Sixième partie, soit 44 pages de références, sans compter les notes à la fin de chaque chapitre), un tableau chronologique mettant face à face événements littéraires et actualité politique, des notes sur les principaux écrivains, un index détaillé. Il est écrit dans une langue simple, l'auteur se gardant de sombrer dans le jargon ou dans un catéchisme universitaire. Il rendra les plus grands services à tous les chercheurs, à tous les amoureux de ces littératures. Je n'hésiterai pas à dire qu'il est incontournable.

On ne peut plus, comme c'est encore trop souvent le cas, écrire des livres ou des thèses sur Coetzee, Gordimer, Brink ou Serote en faisant fi de toute notion d'histoire littéraire. Il convient aussi de les re-situer dans leur contexte proprement littéraire, qui est des plus riches. Trop souvent l'actualité politique (pour ne rien dire des ravages exercés par les modes critiques : l'histoire littéraire, cela fait très "ringard", et pourtant...) est venue écraser tout ceci, ce qui provoque d'étonnantes réductions et distorsions, comme si Coetzee n'avait pas en mémoire des écrivains du cru comme Van Wyk Louw, comme Leroux, comme Stockenström. Car ces écrivains sud-africains ont aussi une mémoire littéraire proprement sud-

⁴ Voir en particulier tout ce qui s'est passé autour d'un colloque consacré à ce thème, article de Helize Van Vuuren, "Southern African Literatures de M.Chapman", in *Journal of Literary Studies*, Pretoria, Vol 13, n° 1/2, June 1997, pp 190-209.

africaine, et on ne peut donc analyser leurs œuvres en perspective d'intertextualités en se contentant de faire référence à Kafka ou à Michel Tournier. Une bonne lecture de Mazisi Kunene ou de Serote implique une connaissance de Vilakazi ou de Dhlomo.

Pour ma part, je travaille actuellement à un "manuel" d'histoire littéraire de l'Afrique du Sud, destiné aux chercheurs français. L'ouvrage de Chapman va constituer pour moi une référence. Mais par rapport à nos collègues sud-africains, nous avons, je crois, l'extrême avantage de pouvoir nous situer avec un peu plus de distance, ce qui, nécessairement, nous amène à voir ces productions sous un jour bien différent.

■ Jean SÉVRY

NIGERIA

■ EMENONYU ERNEST N., *THE GOATSKIN BAGS OF WISDOM*, AFRICAN WORLD PRESS, ASMARA, 2000. 390 p. £ 24, 95.

La critique littéraire nigériane a toujours eu la réputation d'être vive et passionnée. Elle fonctionne pourtant de façon parfois très régionale. Il ne faudrait pas y voir nécessairement une faiblesse ou un péché. Les compétences toutes particulières que réclament l'approche d'œuvres écrites en Haoussa et en Arabe dans le nord du pays en écartent certains critiques sudistes sans qu'il faille y voir une volonté de ségrégation. Dans le cas de *The Goatskin Bags of Wisdom*, recueil cette fois largement centré sur l'est du pays, les conférences dont cet ouvrage est sorti se déroulèrent pendant plus d'une décade à l'université de Calabar et si les sujets abordés n'ignorent pas les auteurs du nord ou de l'ouest, les articles les plus intéressants et les redécouvertes fondamentales que le lecteur fera, concernent les écrivains de cette région orientale, si productrice et variée.

Cette publication est en outre une belle revanche pour E. N. Emenonyu, un peu trop vite déposé alors qu'il venait d'accéder à la présidence de la très officielle ACLAS, société d'études des littératures du Commonwealth. Le prétexte fut qu'à la suite de la mort de Saro Wiwa, il devenait impossible d'avoir une conférence organisée dans le pays du nouveau président. Nombre de membres de l'association ne comprirent pas ce que signifiait vivre sous la dictature militaire nigériane, ni certaines pratiques aussi troublantes pour certains que nécessaires pour ceux qui se saluent d'un cordial "*happy survival*".

Les premiers articles retracent une histoire de la critique littéraire nigériane. Il me semble que les débats matriciels des années soixante y sont un peu négligés aux dépens de l'action décolonisatrice de la "troïka" que je ne puis m'empêcher de trouver surévaluée. Une tendance anglo-saxonne à considérer qu'une critique littéraire naît lorsqu'on abandonne le lien du texte au référent me paraît aussi un peu vite adopté, mais comme il est